# Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 11 OCTOBRE 1884.

No. 42

## Ce Annual bu Pimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Lenuméro, 3c. STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Bureau: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

#### LE PAPILLON.

λ MADEMOÏSELLE D\*\*\*

Près de ma lampe un papillon léger Tourbillonnait l'autre soir, à la brune, Quand, tout à coup, il mit en grand danger Sur son aile brune.

Le vif éclat d'un feu toujours ardent A son regard était chose nouvelle. Il voulu voir.... mais le pauvre imprudent Brûla son aile.

Il ne faut pas jouer avec l'amour: C'est un brasier dont la flamme est trop vive. Et l'on finit par s'y brûler un jour, Quoiqu'il arrive.

Quand un celair de votre ceil a jailli, Vous enflammez les cœurs, mademoiselle. Mais à ce jeu, n'avez vous pas failli Brûler votre aile?....

J\*\*\*

### SI J'ETAIS POETE!

Oh! si j'étais poète, en des notes brûlantes, Je voudrais sur mon luth, chanter tous mes amours ; Ma faible main rendrait ses cordes frémissantes, Et des chants inspirés marqueraient tous mes jours.

Quand Flore émaille enfin les bords de la prairie Dans un sentier perdu je cueillerais des fleurs; Et promenant plus loin ma douce rêverie, Je fouillerais des bois les sombres profondeurs.

Trouvant là le repos sur l'écorce légère, Je voudrais incruster le doux nom de Jésus; Celui de mon pays, et celui de ma mère De ces nouveaux échos seraient bientôt connus.

Ici pauvre exilé, je ferais dès l'aurore, Pour un Dieu trois fois saint, un cantique d'amour; Et pour Lui, pour Lui Seul, je chanterais encore Les plus beaux de mes chants lorsque fuirait le jour.

Au combat de l'erreur, réunissant mes forces, Je voudrais fustiger sans cesse le méchant; Et fort avec mon Dieu, contre ses lèvres torses Je voudrais resouler le blasphème expirant. Je chanterais aussi le ciel de ma patrie, Ses monts et ses forêts, et le grand Saint-Laurent Qui s'impose toujours à mon âme ravie Recevrait de ma lyre une note, un accent.

Cartier, et vous Colomb, sur cette mer sans borne, J'aimerais à vous voir affrontant le péril; Mais je saurais trouver une voix triste et morne En vous voyant, là-bas, pleurer dans votre exil.

Je mettrais une seur de plus à la couronne De ces nobles héros, nos illustres aïeux, Pour leur foi, pour leur roi, dans les champs de Bellone Vainqueurs ou grands vaincus, tombant—mais glorieux

Et vous qui pour le Christ, remplis d'un saint courage, Lui gagniez tant de cœurs au prix de votre sang, Je voudrais vous parler de ce même rivage Témoin de vos exploits, ô Brebœuf, Lallemand.

Enfin, lorsque la voix de la reconnaissance Me ferait célébrer d'Albion les bienfaits, Tournant auparavant mes regards vers la France, Je redirais plus haut: "Je suis toujours Français."

MAXIMILIEN COUPAL.

Saint-Michel de Napierville, octobre 1884.

Prous prions nos abonnés de vouloir bien payer leur abonnement pour l'année expirant le ler janvier 1885. Ils doivent se rappeler que l'abonnement est payable d'avance, par conséquent qu'ils sont en retard.

Nous espérons qu'ils se feront un devoir de répondre à notre appel en envoyant le montant de leur abonnement par la malle.

#### CHRONIQUE.

Le vent est aux enlèvements, c'est de chez nos voisins que nous arrive cette brise malfaisante. Oh! la chose épouvantable que la fuite de l'enfant aimée, que la place laissée vide au foyer, que cette pensée douloureuse à l'extrême: que fait-elle? où est-elle?

Je sais bien que la chose est poétique, qu'il est doux après avoir erré deux à deux au clair de la lune dans les bois parfumés, ou même au milieu des boues de la ville, de s'en aller bras dessus bras dessous, envers et contre tous, et de commencer la vie avec l'amour pour guide.

Prenez garde, jeunes filles, prenez garde à la peine du tallion! Aujourd'hui ce sont vos mères qui pleurent, demain ce sera vous. Aujourd'hui vous riez parceque vous ignorez. Aujourd'hui vous ne pensez qu'à vous, demain quand vous serez blessées à votre tour, vous penserez aux autres. Dans ce tourbillon de passion qui vous emporte, vous perdez connaissance, vous vous affolez et vous

laissez derrière vous, pour ne jamais le retrouver, un passé de joies pures et de douces émotions.

Je sais bien, qu'il est beau, qu'il est ardent, qu'il est pressant, qu'il a toutes les qualités possibles, toutes les vertus imaginables; qu'il a dans une étreinte, dont la passion n'excuse pas l'inconvenance, conté des choses dont on rêve mais dont on ne parle pas; mais tout cela prouve-t-il qu'il aime, qu'il sera dans l'avenir le mari dont on peut être fier et le père de famille auxieux de l'honneur et du bien-être des siens?

Jeunes filles, méfiez-vous de ceux qui ne respectent pas ce que vous avez en vous de plus sacré: le respect de vous-même. Celui qui vous enlève, même dans des conditions honorables, peut vous aimer, encore n'est-ce pas prouvé, mais il vous manque certainement de respect.

L'homme pris en masse ou individuellement est, je l'ai déjà dit, un vilain animal. Tenez, j'ai aussi failli être enlevée, quoique je ne sois pas trop légère. J'étais excusable; jeune et étourdie je m'étais trop approché du feu et j'ai manqué de m'y brûler. Heureusement il n'y a pas eu d'accidents.

Aussi il m'avait tellement ensorcelée, il m'avait pendant tout un été parlé avec tant d'émotion, tant d'amour, tant de sincérité. Nous avions fait de si beaux projets, bâtis, en rêve, de si jolis châteaux! Puis à l'hiver, le bal et ses enivrements; les courses dans la nuit sombre, les familiarités qu'une bonne et sincère amitié permettaient; tout cela m'avait enivrée, bouleversée, désarmée. Oh! ces amitiés, quel danger!

Bref, un soir, nous avions valsé—la valse, encore un instrument de perdition inventé par les hommes—pendant de longs moments, nous avions tourné au son d'une musique enivrante plutôt qu'enivrante; en tournant, il me parlait, m'étreignait et s'emparait du peu de raison que m'avait laissé le plaisir, l'émotion; être aussi le mouvement et la chaleur. Par un hazard que je ne m'explique pas—était-ce bien un hazard—la musique s'arrêtant, nous nous trouvâmes un moment isolé. C'est alors qu'il me proposa de fuir, de partir, de laisser le toit paternel, tout était prêt et le lendemain au petit jour nous pouvions prendre sans danger le premier train se dirigeant vers la terre de la liberté: les Etats-Unis.

Je fus surprise, outrée, indignée, pourquoi cet homme que je croyais si digne, si délicat, si grand, si noble, que je l'en aimais, se proposait-il de fuir comme un criminel? Si son amour était pur pourquoi le cachait-il; si..... Un soupçon trouvera mon esprit.

—Pourquoi fuir, pourquoi se cacher; comme la fleur d'oranger, l'innocence ne fleurit qu'en pleine lumière, au grand jour. Nous sommes en face de quelques difficultés, soyons courageux; luttons et nous vaincrons. Il m'expliqua longuement, d'une manière embarrassée, ses raisons, étaient-elles bonnes ou bien, dites, je ne sais, mais elles m'émurent et je cédais.

-Soit, fuyons... mais après ?